

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Élisabeth Vonarburg, Danielle Fournier, Paul Chamberland

Hugues Corriveau

Number 138, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62371ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2010). Review of [Élisabeth Vonarburg, Danielle Fournier, Paul Chamberland]. *Lettres québécoises*, (138), 38–39.

☆☆☆ 1/2

Élisabeth Vonarburg, *Slow Dance*, Montréal,
Les Herbes rouges, 2009, 64 p., 14,95 \$.

À pas lents

Élisabeth Vonarburg n'est pas une poète bruyante. Elle fait une œuvre poétique en marge de sa passion pour la science-fiction et le fantastique. Œuvre pourtant de qualité qui mérite une attention particulière.

On ne s'étonnera pas de trouver l'auteure dans les plates-bandes du surréalisme, elle qui nage dans l'étrangeté des eaux cosmiques. D'entrée de jeu, elle affirme « [qu']un œil de verre est posé sur la table/ avec la main et le marteau » (p. 9). Ce n'est pas sans évoquer cette phrase



ÉLISABETH VONARBURG



illustre de Lautréamont qui parle de « [...] la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». Il s'agit, bien sûr, de jeter un regard affûté sur les aléas du monde actuel, à travers des images violentes ou incon-

grues mais qui dessinent en nous les contours d'une certaine horreur qui couve. Le texte est constamment soutenu par une volonté d'exactitude, je dirais même d'une acuité dans les vers qui tracent le tableau morcelé de la vie en péril.

EN DÉCOUDRE

«Éclat de tendresse et de haine/à côté de l'autre qui dort/et qui geint/à la fin de mon histoire/de ma chair/immense verrou/il me faudra résister/corps au poing» (p. 23). Le programme est tracé: savoir réconcilier ce qui se délite et ce besoin de surgir d'entre le sang vivant qui nous irrigue. C'est simple, en fait: «insister: la vie/et nous jusqu'au bout» (p. 27); «Parfois tout est gris// parfois/rumeurs de bonté» (p. 28). Vif éclat de conscience, donc, en cette manière d'appréhender beauté et laideur, avancée et recul; en somme: «la poésie à l'abordage» (p. 43) des grands élans aléatoires qui dessinent dans la pupille des cercles propices à la survivance. Elle dit: «Il fait bleu autour de mes yeux» (p. 45). Mais ne nous y trompons pas, la poète ne succombe à aucun leurre et se réfugie dans la conscience aiguë qui sait affronter tous les dangers: «Assez/le temps ne prête rien/à travers les cymbales des os/je refuse l'absolution// éparpillée entre les lignes//j'écoute plutôt davantage/indispensable/la noirceur» (p. 49).

LUCIDITÉ

Rester vivante et en alerte, surseoir peut-être à l'envie de ne pas contrer l'angoisse. Mais reste à l'abri, dans l'âme, quelque part enfoui, ce désir impérieux de renouer avec la pulsation du cœur:

*Loin des fureurs d'eau et de sucre
au bord des rivières de femmes
après l'irrépressible
voyage de la chair perdue
après le mirage et l'obscur
j'entends l'appel
l'hiver marche vers la douceur des choses
odeur humaine du soir
en toute joie la solitude
la vie se recueille en la vie (p. 56)*

Ce beau recueil de maturité, ces vers qui fouissent l'avert et le revers des certitudes, qui joue prodigieusement des doutes, met en lumière la qualité intrinsèque d'une œuvre qui s'inscrit d'emblée dans les préoccupations de notre époque.

☆☆☆

Danielle Fournier, *effleurés de lumière*, Montréal,
l'Hexagone, coll. «Écritures», 2009, 152 p., 18,95 \$.

Complexe du double

Dans *effleurés de lumière*, Danielle Fournier nous propose, en de longs poèmes en prose, une narratrice qui porte en elle à la fois un je et deux identités secondaires, à savoir «Soie» et «Florence», alors qu'elle s'adresse à un «autre» innommé et masculin.

Que peu facile d'approche est ce nouveau recueil de Danielle Fournier! Le contrat de lecture en est souvent exigeant puisque, à force de chercher la clarté de ces textes, on se perd un peu dans les couches identitaires et les personnalités multiples qui sont ici en cause. Je n'y peux rien mais, constamment, j'ai cherché à différencier «Soie» de «Florence», me demandant un moment si la première n'était pas la part sexuelle de la narratrice alors que «Florence» en aurait représenté plutôt la part positive. Et puis non, tout se mêle en un flou artistique que je n'ai pu vraiment décoder, sans angoisse pourtant, porté que je fus par le flux incessant de cette prose profuse qui cherche à cerner la profondeur impalpable d'une vie presque schizoïde.

DÉSIR D'ÊTRE AUTRE ?

Essayons de comprendre l'exercice. Le recueil débute par un texte imprimé en colonne plus étroite que la page. Un je s'adresse à un vous (l'autre masculin). Suit un texte, à largeur de page, qui investit une entité dite «Personne» (que j'ai immédiatement associée, sans raison, à la narratrice). Alors nous arrive un paragraphe en italique qui parle d'un ils, collectif que le communiqué de presse présente comme le chœur (?). Viendront plus tard les paragraphes consacrés à «Soie» dont l'auteure nous dit qu'elle «[...] parle tous les pronoms réfléchis d'un

présent décliné au conditionnel indéfini » (p. 20)! La narratrice écrit, en une incantation récurrente: « *j'aurais aimé écrire Soie* » (p. 21 et autres), sans qu'on puisse saisir réellement ce désir impératif. Et quand surgit « Florence », l'auteure précise: « *elle* / me vient d'ailleurs, du plus loin, d'avant la langue » (p. 49). Voici tous les protagonistes en place pour accéder à la parole dans cet opéra désirant qui, du flou au concret, multiplie ses pistes.

À TRAVERS LE BROUILLARD

On veut bien se perdre un peu, mais quelques points de repère font plaisir. Ainsi ai-je été content de lire: « *Je suis Personne* » en page 99. Hélas! en page 77, on avait appris que « *Personne* n'est allé », mais écrit au masculin! Oh là là! Sans doute nous faudra-t-il nous abreuver aveuglément à cette prose dont la richesse est absolument incontestable, dont le plaisir ludique ne cesse de s'étaler à pleine page. La poète aime les fouilles « endophasiques », essaie de pénétrer dans la com-



DANIELLE FOURNIER

plexité d'une conscience vivante et parfaitement accordée aux ambiguïtés propres à l'esprit humain. On sera moins étonné de retrouver là des personnalités multiples qui chacune cherche sa voix, si on prend en compte cette confiance de l'auteure: « le mot *écriture* constitue un rempart contre la folie, et sa terreur; sans doute ai-je été écorchée par des mots de glace, des mots iceberg quand la violence sourd depuis des gouffres immémoriaux [...] » (p. 45).

UNE QUÊTE DE GLOBALISATION

« [*L]*e livre de *Soie* et de *Florence* va dans tous les sens, les phrases se perdent, s'envolent dans le désordre; *tout peut arriver* » (p. 103). Et « tout » arrive, aux visages multiples, aux sens complexes. Ce « tout » s'abîmant dans cette constatation lapidaire: « et maintenant, nous sommes, maintenant // *je* » (p. 52). En bout de course, s'il y a une chose à retenir de cette traversée des couches d'une âme fragmentée, c'est cet aveu d'un *je* peut-être enfin réconcilié: « je sortirai de cette histoire // vivante » (p. 67).

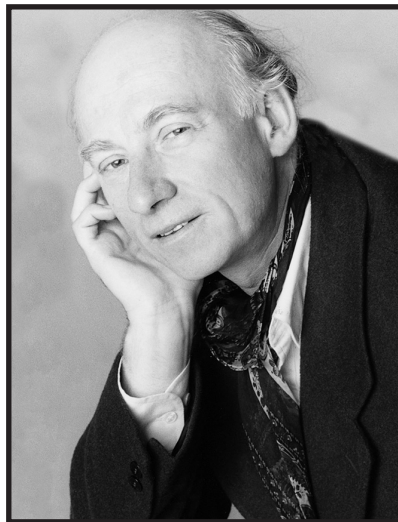


☆☆ 1/2

Paul Chamberland, *Comme une seule chair*, Montréal, Le Noroît, 2009, 64 p., 14,95 \$.

Poèmes de l'insoumis

Qu'est donc venu faire Chamberland dans cette galère? Même si le livre est beau, soigné, avec une illustration de Louis-Pierre Bougie en couverture, bien peu de concessions à la beauté stylistique dans cette œuvre presque anonyme.



PAUL CHAMBERLAND

Touche, trouve en toi. » (p. 31) Avouons qu'on en a quelques frissons secrets de désolation, et comme il l'écrit lui-même, on se « [...] staccatise d'effroi » (p. 55). Peut-être est-ce pour cela que « ouaouaronne [notre] réplé-tion » (p. 46).

RÉVOLTE SOUTENUE

Une chance qu'il n'y a pas que cela dans ce recueil, sinon nous serions bien tristes. Si la manière ne suit pas toujours le dessein, la tension, elle, qui porte Chamberland en poésie, reste vive et constante quand on sait prendre la piste de la protestation, de la revendication. Cet élan d'insoumission, le poète l'a bien ancré au cœur, et c'est avec une certaine part de cette détermination que s'écrit son indignation. En effet, ne sommes-nous pas « [à] l'époque où le carnassier impérial se pourlèche les babines, / crocs pointés depuis ses Maisons Blanches ou ses Kremllins, / à l'idée qu'il pourrait ne faire qu'une bouchée de tout ce qu'ont jamais promis / *l'Art de la fugue*, le *Quichotte* ou la *Joconde* »

(p. 43)? L'art est en danger, comme l'être humain, comme ce qui survit aux massacres. Il nous faut, aux aguets, tenir bon devant la menace.

TRANSITOIRE

Ceux qui mettent le monde à mal « [...] font haut-le-corps / étinceler la tragédie » (p. 19). Cela est bien suffisant pour alarmer les consciences. Mais pourquoi donc notre Chamberland trouve-t-il important de faire précéder ces deux vers d'une rare efficacité par ces facéties oiseuses: « Tragou, trogodie, / transgourdis d'aiguilles de peur, / gourds de liens moi-je solides / empoignés à coupe-souffle / et hisses trachées tordues » (p. 19)? Il me semble que d'autres poètes ont donné avant lui dans ces assonances révélatrices. Ce n'est pas vide, évidemment, mais je répète la question qui m'a hanté durant les lectures de ce recueil: « Est-ce bien nécessaire? » Allons, attendons le prochain Chamberland qui saura sans aucun doute nous étonner encore. ■

On le sait, Paul Chamberland va souvent là où on ne l'attend pas, n'ayant pas craint les pistes multiples depuis les premiers textes de *Terre Québec* ou de *L'afficheur hurle*. Mais dans *Comme une seule chair*, il s'engage souvent sur la route de la sécheresse, du morcelé, de la coupure quelque peu improductive: « Aaah là / ah l'arraché / chair! // Bel instrument! // Avec ça hon / on scalpe / des continents entiers. » (p. 24) Oui, mais alors? Il ne suffit pas à Chamberland de s'embarlificoter dans les onomatopées, il va droit dans le langage populaire, avec une certaine complaisance: « Tu leur tords la touffe d'affects / et ils s'ébrouent mal dégrisés dans leur solo bavard. » (p. 23) Parfois même, un ton de prédicateur ou de motivateur vient ternir ses propos: « Touche... / De la lumière se détache... /

